

DE ROUSSEAU À RENÉ: LES BASES DU PROMENEUR ROMANTIQUE*

Karina de OLIVEIRA**

RESUMÉ: Cet article propose une lecture de *René* (1802), focalisée sur la figure du protagoniste du récit, dans une approche comparative avec le promeneur solitaire personnifié par Jean-Jacques Rousseau dans ses *Réveries du promeneur solitaire* (1782). On verra comment Chateaubriand a établi un dialogue avec le texte de son prédécesseur d'une manière à la fois critique et solidaire.

MOTS-CLÉS: Prérromantisme français. Prose. Promeneur. Jean-Jacques Rousseau. François-René de Chateaubriand.

Introduction

On connaît fort bien le penchant vagabond du “citoyen de Genève”. Depuis très tôt, âgé d'à peine 16 ans, Jean-Jacques Rousseau s'élance sur les chemins de Savoie, à pied, et parvient au territoire français, glissant d'une face à l'autre des Alpes maintes fois. Il accomplit ainsi quatre ans d'errance (1728-1732), temps qui coïncide, d'ailleurs, avec l'une des périodes les plus décisives à la formation d'un jeune quelconque. C'est à cette époque qu'il fait connaissance de Madame de Warens, qu'il se convertit au catholicisme et qu'il travaille, alternativement, comme laquais, copiste et professeur de musique.

Beaucoup plus tard, entre 1762 et 1770, Rousseau vit une nouvelle période de grand vagabondage et instabilité (alors, instabilité physique et psychologique

* Artigo decorrente de pesquisa fomentada pela FAPESP.

** Mestre em Estudos Literários. UNESP – Universidade Estadual Paulista. Faculdade de Ciências e Letras – Programa de Pós-Graduação em Estudos Literários. Araraquara – SP – Brasil. 14800-901 – karina3dj@gmail.com

s'associent nettement). C'est l'époque de la parution d'*Émile* et de ce que Rousseau appelle "le complot universel".

Et Rousseau tirait grand profit de cette mobilité, œuvre et chemin semblant se compléter, l'un ouvrant les voies pour l'autre. Les *Rêveries du promeneur solitaire* (1782) sont la preuve ultime dans ce sens. L'ouvrage, où Rousseau réfléchit à propos de divers aspects de sa vie dans un style à la fois dégagé et poétique, nous présente un personnage (qui est le narrateur) littéraire qui n'était pas tout à fait nouveau, mais qui n'avait jamais jusque-là trouvé sa pleine expression: c'est le promeneur, individu sensible, solitaire et (il vaut bien insister) errant.

Ce personnage tel qu'il fut modelé par Rousseau connaît un considérable retentissement dans la suite: déjà dans le préromantisme, avec Chateaubriand; dans le Romantisme même, notamment avec Georges Sand et Gérard de Nerval; et même après, bien que de façon plus diffuse, avec les flâneurs modernes.

Notre analyse prétend observer quel fut l'approche du premier de ces continuateurs, François-René de Chateaubriand, par rapport à la création de Rousseau; mettant en relief les points sur lesquels Chateaubriand a le plus travaillé, ainsi que ceux qu'il a négligés dans l'ensemble de la personnalité du promeneur rousseauiste, ce qui nous permettra de repérer les singularités du promeneur façonné par lui.

Ressemblances stylistiques et sémantiques

Dans la "Deuxième promenade" des *Rêveries*, Jean-Jaques exprime le regret suivant: "[...] qu'ai-je fait ici-bas? J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu." (ROUSSEAU, 1959a, p.1004). Nulle autre note ne pourrait faire aussi bien l'unisson à ce regret que celle de Chateaubriand (1969a, p.112) dans la "Préface" de *René* (1802): "On habite, avec un cœur plein, un monde vide; et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout." La concordance de pensées entre le personnage de Chateaubriand et le promeneur rousseauiste est d'autant plus sûre qu'elle a été voulue et réfléchie.

Dans la "Préface" du récit, en effet, Chateaubriand (1969a, p.114) rend explicite d'où venait l'"âme" de René:

C'est J.-J. Rousseau qui introduisit le premier parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables. En s'isolant des hommes, en s'abandonnant à ses songes, il a fait croire à une foule de jeunes gens, qu'il est beau de se jeter ainsi dans le vague de la vie. [...] L'auteur du *Génie du christianisme* [...] a voulu dénoncer cette espèce de vice nouveau, et peindre les funestes conséquences de l'amour outré de la solitude.

C'est donc pour créer une situation exemplaire, où l'homme solitaire succombe sous le fardeau de ses malheurs, que Chateaubriand voudra investir René du caractère dernier de Rousseau, persuadé qu'il est de la prééminence des effets généraux de l'œuvre sur les maximes dont elle se sert, ce qui l'autoriserait à imiter le personnage rousseauiste, sans le ratifier sur le plan moral. Chateaubriand (1969a, p.115) s'explique ainsi: "Ce n'est pas par les maximes répandues dans un ouvrage, mais par l'impression que cet ouvrage laisse au fond de l'âme, que l'on doit juger de sa moralité. Or, la sorte d'épouvante et de mystère qui règne dans l'épisode de René, serre et contriste le cœur sans y exciter d'émotion criminelle." La théorie est toute classique et prévoit une sorte de catharsis par le récit; les "objets" d'imitation, par contre, ne seront pas proprement classiques, puisque enfin Chateaubriand ne choisit pas de représenter ce qu'il considère comme un "homme supérieur" (damné par une faute commise ou par l'implacabilité du destin), mais justement celui qu'il tient pour exemple de faiblesse au sens ontologique.

L'auteur de *René*, soucieux des impressions procurées par le texte, va donc effectuer une "imitation" du modèle de Rousseau – dans le sens où Genette comprend ce concept, c'est-à-dire en adoptant principalement le style de l'auteur premier, non les événements ou des objets trop stricts de son œuvre.

Bien sûr que, somme toute, le personnage chateaubrianesque finit aussi par s'ériger en "transformation" du promeneur qui l'a inspiré. Gérard Genette (1982) comprend par "transformation" les altérations et emprunts superficiels qu'un texte B (postérieur) fait par rapport à un texte A (antérieur) – soit par le changement de mots, d'expressions, par l'usage de personnages ou d'événements qui sont caractéristiques de ce dernier. Il s'agit d'un travail sur le niveau sémantique alors que l'imitation jouerait sur le niveau stylistique.

Dans *René*, ces deux types de relation hypertextuelle sont présents. Tout au long de cet article, nous verrons de quelle manière ils se combinent.

Comme procédé formel structurant du récit, Chateaubriand a recours au vieil arrangement de la narration orale, où il y a une réunion d'auditeurs (ici, Chactas et le père Souël) en fonction d'un conteur (René), qui assume la voix narrative et éventuellement s'adresse à son public – tableau assez à propos pour le milieu indigène qui encadre *René*, convenons-le. Nous avons là, le narrateur autodiegetique dont le discours, nous ne saurons l'ignorer, a quelque chose de l'autobiographie pour Chateaubriand, de la même façon que *Les rêveries* en avaient pour Rousseau.

Hormis le récit de René, il n'y a que de rares interventions d'un narrateur hétérodiégétique, chargé de situer le lecteur par rapport à l'identité de René lui-même et de circonstancier les interactions entre les trois personnages qui figurent dans la réunion. Mais ces interventions sont très limitées et indiquent tout au plus une certaine obéissance de Chateaubriand aux canons de la tradition romanesque, qui préconisait l'usage du narrateur omniscient à la troisième personne.

Ce qui occupe la plus grande partie du texte alors, c'est le rapport de René, qui concède de décrire sa vie aux vieillards bénévoles.

La narration de René toute entière ne semble qu'une longue rêverie partagée. Quoiqu'il souhaite respecter, en gros, l'évolution chronologique des événements de sa vie, la ligne évolutive cousue par ce souhait n'annule aucunement la dispersion naturelle du protagoniste et narrateur, qui se laisse entraîner par les idées jusqu'au transport: "En prononçant ces derniers mots, René se tut et tomba subitement dans la rêverie. Le père Souël le regardait avec étonnement, et le vieux Sachem aveugle, qui n'entendait plus parler le jeune homme, ne savait que penser de ce silence." (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.125).

Ce passage est très révélateur parce qu'il rend compte des attitudes autant intérieures qu'extérieures vérifiées en René au juste moment où les rêveries viennent s'emparer de lui. Par le narrateur hétérodiégétique, nous apprenons que "René avait les yeux attachés sur un groupe d'Indiens qui passaient gaiement dans la plaine. Tout à coup sa physionomie s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, il s'écrie: [...] Ici la voix de René expira de nouveau, et le jeune homme pencha la tête sur sa poitrine." (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.125). La sensibilité y est libre et spontanée; le corps traduit l'esprit aussi bien que les mots; en même temps, ce corps est affaibli et est devenu proie facile des données externes, comme il en est cas, ici, du passage des Indiens.

Le contenu de la parole que René adresse à ceux-ci, d'ailleurs, est également significatif. Supprimé de la citation précédente, nous l'introduisons maintenant:

Heureux Sauvages! Oh! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours! Tandis qu'avec si peu de fruit je parcourais tant de contrées, vous, assis tranquillement sous vos chênes, vous laissiez couler les jours sans les compter. Votre raison n'était que vos besoins, et vous arriviez, mieux que moi, au résultat de la sagesse, comme l'enfant entre les jeux et le sommeil. (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.125).

A cet instant de lucidité involontaire, le protagoniste exprime quelques intuitions intéressantes sur le bonheur, ici assimilé à une sorte d'inertie, physique et spirituelle. La vie des Sauvages est heureuse à l'égard de René parce qu'elle est

bâtie à l'ombre des chênes (symbole classique de la permanence) et ne relève pas de l'errance¹. De même, il serait grâce à une simplicité d'esprit que les Sauvages pouvaient bénéficier de la paix. Sous ce dernier aspect, le principe de bonheur envisagé par René coïncide avec celui de Rousseau, car l'un et l'autre postulent à l'attachement au présent immédiat comme source de bonheur ("votre raison n'était que vos besoins"). La comparaison aux mœurs des enfants est assez claire dans ce sens, étant donné que ce sont les enfants qui ignorent les premiers la notion abstraite du temps; pour eux, la vie est ici et maintenant, "entre les jeux et le sommeil".

Par contre, il peut sembler paradoxal ou déconcertant que René – que nous considérons comme un réalisateur du modèle de promeneur littéraire – exprime cette louange à la vie sédentaire des hommes ("assis tranquillement"). Une telle déclaration ne peut être comprise qu'à la lumière des renseignements du propre Chateaubriand auxquels nous avons fait mention ailleurs: il ne s'agit pas de valider les préceptes du Rousseau des *Rêveries* (tout au contraire), mais de les illustrer; de sorte que, repoussant ici les bienfaits de l'errance, le protagoniste ne cesse jamais d'errer.

Déjà l'un des premiers drames de René se pose en termes de l'opposition: stabilité *versus* déplacement. Il considère un instant la possibilité de rentrer au monastère: "j'eus la tentation d'y cacher ma vie" (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.121), dit-il; prolongeant cette pensée par la description des lieux sereins qui l'attendraient s'il s'y résolvait: "Ces hospices de mon pays [...] sont souvent cachés dans des vallons qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune et l'espérance d'un abri" (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.121). Immédiatement après, il bannit une telle idée pour embrasser son contraire, l'errance: "Soit

¹ Il n'est pas inutile de noter la partialité du jugement que porte René sur les Indiens à ce sujet. Le texte des Natchez montrera à bien des reprises combien les grands déplacements, les promenades et les voyages se mêlaient aux mœurs de ces communautés (CHATEAUBRIAND, 1969b). Le récit de Chactas, dans la première partie du roman est fort éloquent en ce sens. L'Indien raconte à René la période errante de sa vie et émet des sentiments comme: "[...] je traversai des régions immenses sans savoir où j'allais: tous les chemins étaient bons à ma douleur, et peu m'importait de vivre." (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.231); "[...] mes compagnons [...] me demandaient des histoires de mon pays. Je leur disais comment nous nous plaisions à errer dans la solitude avec nos femmes et nos enfants." (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.236); à quoi on ajouterait la parole d'Ononchio: "Un homme qui n'est point sorti de son pays, ne connaît pas la moitié de la vie." (CHATEAUBRIAND, 1969b, p.249). Quand même, il est nécessaire d'ajouter que l'ensemble de *Natchez* témoigne d'une relation principalement utilitaire des Indiens par rapport à la marche. La première partie, surtout, où l'univers indigène domine (en contraste avec le monde des "blancs" de la deuxième partie) montre plusieurs situations où Outougamiz (ou d'autres Indiens) court de vastes espaces pour ôter René aux périls imminents.

inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins; je me résolus à voyager” (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.122).

Cette résolution définit à jamais la destinée du personnage, qui verra dans chaque déplacement la possibilité de connaître le bonheur et, souvent déçu, finit par renforcer ses traits pessimistes. Car de façon générale, les “voyages” de René ne seront remplis que de solitude et de rêveries – celles-ci ne sont pas toujours décrites, mais se laissent deviner à chaque fois: “Souvent aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j’ai cru voir le Génie des souvenirs, assis tout pensif à mes côtés” (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.122); “Avec quelle sainte et poétique horreur j’errais dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion! Quel labyrinthe de colonnes! Quelle succession d’arches et de voûtes! Qu’ils sont beaux ces bruits qu’on entend autour des dômes [...]” (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.124). Ce dernier exemple traduit l’engouement de la rêverie dans l’accent même de la période, avec les coordinations exclamatives; la série d’images se superposant y joue pour beaucoup également. L’accent enflammé est bien celui de l’auteur de *La nouvelle Héloïse* et des *Rêveries du promeneur solitaire*.

Les rêveries

Dans *René*, comme il en était chez Rousseau, la rêverie est l’un des principes fonciers dans la construction du récit et répond par sa structure fragmentée et fluide à la fois. Par ailleurs, la définition que Michèle Crogiez (1997, p.29) donne de la rêverie rousseauiste est aussi valable pour l’auteur de *René*, qui en préserve l’idée et les fonctions: “La rêverie est d’abord une observation libre de son esprit, avant d’en devenir la description [...] La rêverie est d’abord pour Rousseau un laisser-aller, un exercice libre de la paresse permis à l’homme rejeté par tous les autres”.

Le promeneur rousseauiste réclamait une poétique de la spontanéité, de la sincérité et de la liberté, même si nous pouvons contester l’observation du premier de ces mots d’ordre. Le critique qui a le mieux noté la relativité de la spontanéité voulue par Rousseau fut sans doute Jean Starobinski, spécialement dans l’essai “Rêverie et transmutation”, où il démasque l’écart inévitable entre l’expérience de la rêverie et l’acte postérieur de son enregistrement:

Le lecteur est fondé à se demander s’il est en présence d’une rêverie ou d’un libre discours sur le bonheur de rêver. Il s’étonnera même que ce libre discours existe dans la forme de l’écriture, puisqu’il est censé représenter l’acte même dans lequel la conscience s’assure

de son inhérence à soi: le rapport de soi à soi aurait dû demeurer tacite, il aurait dû se limiter à l'évidence ineffable du sentiment. Écrire [...] c'est surtout se confier à ces signes de convention que Rousseau (dans *l'Essai sur l'Origine des Langues*) considère comme irrémédiablement étrangers à la vérité vivante du sentiment. (STAROBINSKI, p. 1971, p.416).

En dépit de cet écart, il est toujours possible d'admettre, avec Starobinski, que l'acte d'écriture finit par procurer une nouvelle occasion de rêverie, qui suit partiellement la première, mais qui ajoute toujours des éléments du présent. Il aurait fallu énormément de courage ou de folie pour que Rousseau arrivât à transcrire sa pensée (ses rêveries d'écrivain) fidèlement, ignorant même la syntaxe discursive – tels les écrivains surréalistes, par exemple. Il y a donc, au niveau des phrases, une suite cohérente et logique dans le texte de Rousseau. A l'envisager depuis une perspective plus éloignée cependant, on perçoit déjà une structure textuelle qui morcelle. Il n'y a point d'histoire à raconter; il n'y a point d'aboutissement pour les actions; en plus, ce sont des actions non manifestes qui occupent le devant de la scène; du reste, il n'y a que l'imprévisible et le charme du présent.

Dans le cas de *René* cependant, l'écart entre le vécu et le temps de la narration est plus grand – considérablement plus grand même – qu'il ne l'était chez Rousseau, de sorte que les rêveries retracées par le narrateur et protagoniste constituent des échos lointains de ses rêveries originelles, sans être pour autant moins éclatantes et profuses. A bien dire, toutes les rêveries d'autrefois – alors éparées dans le temps certes – viennent se conjuguer vivement dans le récit de cet individu qui, après tout, conserve inchangée son humeur inquiète et mélancolique. Il s'agit, exactement comme l'indiquait Starobinski dans le cas de Rousseau, de rêveries au second degré, c'est-à-dire des rêveries qui raniment celles qui ont été vécues mais y ajoutant d'autres, propres au moment de l'écriture.

On sait que les rêveries concernent l'imagination, la sensibilité, le souvenir, la pensée (enfin, des qualités propres du "moi"), mais, parallèlement, qu'elles naissent du contact que ce "moi" établit avec l'espace. A ce propos, il faut observer que l'itinéraire de René finit par s'ériger en symbole – même s'il semble né du hasard, à partir de décisions prises à l'impromptu: son voyage a trois parties majeures, définies spécialement en fonction des espaces où chacune s'inscrit.

La première se passe au milieu des "peuples qui ne sont plus" (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.122) – autrement dit, au milieu des ruines de civilisations anciennes, en Italie et en Grèce. René y contemple les monuments

antiques en songeant à la fragilité des choses humaines: “Force de la nature, et faiblesse de l’homme! un brin d’herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissants, ne soulèveront jamais!” (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.122).

La deuxième partie se déroule auprès des “races vivantes” (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.122). En contraste avec les pensées abstraites qu’il avait développées avant, René parle alors d’une manière plutôt imagée, relatant de petites scènes auxquelles il aurait participé au milieu des hommes. Mais aussi, il conclut chacune de ces scènes par des réflexions d’ordre philosophique, normalement pessimistes: “Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.” (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.123), dit-il à propos d’un entretien avec quelques ouvriers couchés au pied d’une statue; “[...] c’est ainsi que toute ma vie j’ai eu devant les yeux une création à la fois immense et imperceptible, et un abîme ouvert à mes côtés” (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.123-124), s’écrit-il en conclusion de l’épisode de sa montée sur un volcan.

A la fin de ces deux essais, René est déçu: “[...] qu’avais-je appris jusqu’alors avec tant de fatigue? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes.” (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.124). Dans cette partie encore, René revient à sa patrie et déménage, en s’installant au faubourg: nous avons là le premier indice important, concret, d’un détour vers la solitude et l’excentricité – double excentricité d’ailleurs, puisque ce qui était déjà consommé sur le plan psychologique atteint maintenant le plan physique; et le promeneur chateaubrianesque s’éloigne du centre géographique de sa ville, il dépasse les bornes de la société bien établie pour se mettre en marge: “Je n’étais occupé qu’à rapetisser ma vie pour la mettre au niveau de la société [...] dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré.” (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.127). Il lui faut peu de temps pour se dégoûter de ce choix: “[...] je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées”. (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.128).

La troisième partie, à son tour, comprend la retraite de René au milieu de la nature: “[...] je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d’achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée [...]” (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.128).

Beaucoup plus large en extension que les précédentes, cette partie tient aussi beaucoup plus du modèle rousseauiste de promeneur. Le regard sur les choses de

la nature, la disposition intime qui s'y déploie, les pensées, la sensibilité douée tant aux images grandioses qu'aux minces détails, l'imagination dilatée et bien d'autres aspects se font remarquer dans ce passage, et établissent une grande fraternité entre les images de Rousseau et de René.

Le retrait dans la nature

L'intertexte s'impose dès le début avec ces mots: "Sans parents, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point aimé [...]" (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.128), qui semblent une redite de l'exorde des *Rêveries*, où l'on peut lire: "Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même." (ROUSSEAU, 1959a, p.995).

D'autres passages parlent d'eux-mêmes:

Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire, ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert: on en jouit, mais on ne peut les peindre. (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.129).

De plus, René y évoque davantage des moments de rêveries, dont quelques uns ne sont pas distants d'une image de bonheur: "La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire [...] j'étais accablé d'une surabondance de vie [...]" (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.128); "[...] comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades?" (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.129); "Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de choses à ma rêverie! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse [...]" (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.129); "Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur." (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.130). Tous ces extraits confirment la forte relation qui existe entre l'"être promeneur" et l'espace reculé de la nature, celle-ci traduisant définitivement l'ambiance idéale pour l'épanouissement de cet individu. Dans toutes les pages de l'œuvre, celles qui traitent de la retraite de René à la campagne sont les seules qui côtoient légèrement l'image du bonheur.

Et l'idée de bonheur que René esquisse à partir de ces contrées ne diverge pas de ce que réclamait Rousseau à l'occasion de son séjour à l'île de Saint-Pierre. Tous les deux rêvent de la durée, d'une constance tranquille et fiable de l'esprit. De sa part, Jean-Jacques avait prétendu que "[...] le bonheur que [s] on cœur regrette n'est point composé d'instant fugitifs mais un état simple et permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver la suprême félicité [...]" (ROUSSEAU, 1959a, p.1046); et René déclare: "[...] si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude [...]" (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.128).

En toutes ses étapes, l'itinéraire de René compose donc une réalisation – en moindre échelle – du trajet de l'homme vers la jeunesse des temps, une approche de l'utopie à travers le parcours sur l'espace: l'Antiquité donne lieu au moderne, qui, à son tour, subit un éclat de jeunesse, et devient "primitif" – en ce sens où il désigne le premier venu, le commencement beau et vigoureux. Une liaison subtile entre espace et temps se découvre de cette manière et le noyau du problème existentiel du promeneur s'épanouit...

Des chagrins

L'agitation profonde de René, l'errance continuelle qu'il vit, est le résultat d'une conscience plus forte et véritable des abîmes métaphysiques qui menacent l'homme. Le pressentiment d'un "bien inconnu" (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.128) à être saisi, la vanité des choses humaines ("[...] est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule." (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.129)); et surtout, la conscience de l'éphémérité sont parmi les motifs d'inquiétude du personnage.

Le sentiment du chagrin, en fait, consomme le discours de René, beaucoup plus qu'il ne semblait gêner à Jean-Jacques, et se manifeste en différents degrés, allant de la mélancolie informelle jusqu'à des penchants tragiques: "Ma sœur, adorons le grand Esprit, tout arrive par son ordre. Nous sommes tous voyageurs; nos pères l'ont été comme nous; mais il y a un lieu où nous nous reposerons." (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.127).

Cette exhortation, prise du texte d'*Atala*, pourrait bien traduire l'attraction foncière de René: attraction vers la mort, le "lieu de repos" par excellence. Telle envie se déploie peu à peu durant l'existence du personnage, à partir des frustrations qu'il vit au contact du monde, surtout après sa décision de "voyager": "Repoussé

de la société, abandonné d'Amélie, quand la solitude vint à me manquer, que me restait-il?" (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.131).

Il faut bien remarquer que Chateaubriand se montre plus métaphysique que Rousseau en ce qu'il fonde les rêveries de son René sur une angoisse viscérale, que le personnage lui-même n'allait jamais parvenir à comprendre ou à justifier entièrement. René ne sait pas attribuer ses malheurs à un groupe de personnes qu'il nommerait plus ou moins directement (comme le fait Rousseau avec ses "persécuteurs" ou "contemporains"). Il se reconnaît porteur de cette mélancolie depuis sa tendre enfance, partagée avec sa sœur Amélie: "Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées graves et tendres, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur: nous tenions cela de Dieu ou de notre mère." (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.120). Le dégoût de la société, de première importance chez Rousseau, ne constitue ainsi qu'une des facettes de la mélancolie du promeneur chateaubrianesque.

De toute façon, à l'instar de Jean-Jacques, René trouve dans la marche un moyen de régulation subjective. Il espère y épuiser ses malheurs ou découvrir un sens quelconque qui l'attache à la vie. Chaque départ garde la secrète séduction d'un monde différent, heureux, où tous les problèmes du "ici et maintenant" deviendraient inopérants par la grandeur de la coupure effectuée: "Je voulus voir si les races vivantes m'offriraient plus de vertus, ou moins de malheurs que les races évanouies." (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.122).

Et bien que René parle de "voyages" – puisque il nous fait entrevoir des déplacements considérables tout au long de son histoire, de l'Italie à la Grèce, et à la Calédonie (Écosse) –, nous n'avons de ces voyages que quelques repères géographiques et symboliques. Le contenu du vécu, les descriptions des lieux, les événements extraordinaires qu'on pourrait attendre de trouver dans le texte, comme conséquence naturelle de déplacements si importants, ne se voient guère.

Les "destinations" de René sont référées par lui sans grand souci, et même avec indifférence. Elles n'instituent pas d'images bien nettes, ni forment des ensembles suffisamment composés en termes d'espace. Ces "voyages" sont ainsi dépourvus des traits typiques des récits de voyages en général. Mais, les destinations perdant de l'importance, le mouvement en soi reste indispensable et est à la base des expériences du personnage. Indépendamment d'où il se trouvait, René se montrait en marche, suivant un rythme qui semble parfois plus pressé que celui de Jean-Jacques, mais qui traduit également l'idée de la promenade rousseauiste – en intime accord avec les élans de l'être.

Conclusions

Chateaubriand, avec son *René*, a donc établi un dialogue intertextuel assez net avec la figure du promeneur rousseauiste. Le narrateur autodiégétique; le rythme discontinu du récit qui s'accorde aux "états d'âme" de ce narrateur; l'emploi des rêveries qui ajoute de la fluidité au texte et établit un rapport constant avec l'espace, marquant son importance; ce sont quelques unes des qualités stylistiques communes aux *Rêveries* et à *René*.

Ensuite, une série d'aspects thématiques viennent encore renforcer les parallèles entre les deux textes: la solitude des promeneurs; leur préférence pour les espaces de nature; leur errance continuelle; les facteurs de bonheur et malheur de chacun sont les plus significatifs.

Par tous ces biais, Chateaubriand réussit son propos de "peindre cette singulière position de l'âme" (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.112) qui avait caractérisé l'auteur des *Rêveries*. Même lorsqu'il exagère les traits et défigure l'image de son précurseur, par des retouches trop pessimistes, l'essence du promeneur rousseauiste demeure tangible et s'enrichit par l'actualisation.

A la fin du texte, quand cette image de "promeneur solitaire" s'est déjà imposée, Chateaubriand prend soin de dévier l'attention vers le récit et de lui donner un dénouement déplorable pour que la "purgation des passions" puisse s'opérer. L'une des plaintes de René saurait exprimer avec justesse la conclusion voulue (du moins officiellement) par Chateaubriand dans son ouvrage: "Heureux ceux qui ont fini leur voyage sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre!" (CHATEAUBRIAND, 1969a, p.121). Si les conclusions ont vraiment de l'importance, à nous de croire à une telle déclaration, ou de s'en méfier.

From Rousseau to René: the basis of the romantic promeneur

ABSTRACT: *The aim of this article is to read René (1802) centered in the figure of the protagonist of the narrative to compare it with the solitaire promeneur personified by Jean-Jacques Rousseau in Rêveries du promeneur solitaire (1782). The goal is to examine how Chateaubriand established the dialogue with the text of his predecessor in a critical and sharing manner.*

KEYWORDS: *Pre-Romanticism French. Prose. Promeneur. Jean-Jacques Rousseau. François-René de Chateaubriand.*

RÉFÉRENCES

CHATEAUBRIAND, F.-R. de. René. In: _____. **Œuvres romanesques et voyages**. Tours: Gallimard, 1969a. p.111-146. (Pléiade, 209).

_____. Les Natchez. In: _____. **Œuvres romanesques et voyages**. Tours: Gallimard, 1969b. p.147-578. (Pléiade, 209).

CROGIEZ, M. **Solitude et méditation**: étude sur les *Rêveries de Jean-Jacques Rousseau*. Paris: Champion, 1997. (Unichamp).

GENETTE, G. **Palimpsestes**: la littérature au second degré. Paris: Seuil, 1982. (Poétique).

ROUSSEAU, J.-J. Les rêveries du promeneur solitaire. In: _____. **Œuvres complètes I**. Lonrai: Gallimard, 1959a. p.991-1099.

STAROBINSKI, J. **J.-J. Rousseau**: la transparence et l'obstacle. Saint-Amand: Galimard, 1971.

BIBLIOGRAPHIE CONSULTÉE

ROUSSEAU, J.-J. Les confessions. In: _____. **Œuvres complètes I**. Lonrai: Gallimard, 1959b. p.01-656.

